

Sannat Histoire et Patrimoine

Mens Sana in Corpore Sano



<http://sannathetp.weebly.com/>

SHP infos n°19

21 novembre 2017

1- Compte-rendu des CA de rentrée (octobre 2017) :

Le Conseil d'administration s'est réuni deux fois, le mercredi 18 octobre et le mardi 31 octobre, l'ordre du jour n'ayant pas pu être traité complètement lors de la première séance. Les points suivants ont été abordés :

a- Élection du bureau

Deux membres du bureau ont manifesté leur désir de ne plus en faire partie : La Vice-présidente Martine Chanudet et le Trésorier Jean-Marc Duron. Les autres membres ont donné leur accord pour poursuivre leur mission. Deux membres du CA acceptent de remplacer les démissionnaires : Marie-Odile Chastenet et Jean-Claude Delage.

La proposition de composition du bureau soumise au vote du CA est la suivante :

Président : Jean-Pierre Buisson

Vice-président : Jean-Claude Delage

Secrétaire : Chantal Aubert

Secrétaire-adjoint : Denis Nicolas

Trésorière : Anne-Marie Maletterre

Trésorière adjointe : Marie-Odile Chastenet

Le CA donne son accord à l'unanimité.

b- Point sur la vente du livre et sur les adhésions:

Fin octobre les ventes du livre s'établissaient à près de 150 exemplaires, soit la moitié du nombre de livres imprimés. Quelques adhérents n'ont pas encore acheté le

livre, nous les encourageons à le faire, car il représente un travail sérieux et intéressant. Pour ceux qui l'ont lu et peut-être apprécié, rappelons que s'ils sont en panne d'idées de cadeau pour Noël, pourquoi ne pas offrir notre nouveau livre aux personnes de leur entourage intéressées par l'histoire locale, en particulier creusoise.

Pour ce qui concerne les adhésions, la situation est la suivante. En octobre le nombre d'adhérents s'élevait à 78 (contre 111 en fin d'exercice précédent). *(Mais en novembre 9 membres ont renouvelé leur adhésion et une petite dizaine devraient encore le faire. Ce qui porterait le total entre 95 et 100).*

c- Point sur l'activité Patois et projet 2017-2018:

Denis apporte les informations suivantes au CA qui donne son approbation :
Séances ordinaires, les premier et troisième mercredis à 16 h. Effectif stable.

Colloque linguistique des 25/26 novembre 2017 à Parsac :

Infos communiquées aux intéressés.

5 à 6 patoisants de Sannat y seront et vendront le Livre SHP 2017.

Brochure "Immersion dans notre Patois des Combrailles" :

Proposition au CA de SHP de réaliser une brochure format A 5 environ 32 pages.

Contenu = plus de 600 mots ou locutions en patois, déjà répertoriés par Denis Nicolas. Ce livret sera vendu 4€, au profit de SHP (sauf si vente sur un événement organisé par une autre association : partage des bénéfices.)

Patois scolaire :

Le projet a été relancé à la rentrée et il va se mettre en route après les vacances de Toussaint.

Spectacle théâtral en mars 2019 :

Le groupe a décidé de se libérer d'une pression ("faire absolument un spectacle en 2018"). La saison qui débute sera consacrée au "patois quotidien-domestique".

Et à la rentrée 2018, on commencera la préparation d'un beau spectacle 2019, sur le thème des animaux, alternance de contes, chants, saynètes, récits...

d- Point sur le ou les Poulailleurs :

Les travaux de restauration du poulailler des Sécharoux sont achevés. Au cours de l'été nous avons terminé la charpente et la couverture, et procédé à quelques travaux de finition. La propriétaire avisée a manifesté sa satisfaction. Nous profiterons de sa venue pour inaugurer cette petite maisonnette.

Par ailleurs le « Pays Haute-Marche Combrailles » avait envisagé un partenariat avec le Lycée des Métiers du Bâtiment de Felletin dans la perspective d'une éventuelle aide à la restauration de poulaillers pour quatre communes, dont la nôtre. Mais le « Pays » ayant été dissous, le projet risque de se dissoudre à son tour.

e- Commémoration du 11 novembre :

Sept noms figurent sur le monument au titre de l'année 1917. Comme l'an dernier nous rédigerons des fiches biographiques que nous lirons au Monument, ou à la salle des fêtes, suivant le temps.

Nous offrirons également un apéritif à la salle des fêtes.

Les fiches des soldats figurent dans le deuxième paragraphe de ce SHP infos

f- Projets d'avenir. Quels temps forts et quels chantiers pour cette année ?

Conformément à nos objectifs initiaux, aux engagements pris, et à l'attente des institutions nous nous attacherons notamment à :

- Poursuivre les activités patois telles qu'exposées au paragraphe 1c
- Travailler sur le thème de la guerre, en commémorant le 11 novembre 17, et en préparant l'exposition et le livre qui marqueront le centième anniversaire de la fin de la guerre en novembre 18.
- Travailler sur l'histoire du foot à Sannat, et notamment sur la première équipe qui a existé dans les années 1930-1940.
- Poursuivre le travail sur les poulaillers (en partenariat éventuellement).
- Servir de support pour l'opération « mécénat populaire » lancée par la municipalité pour la restauration de la cloche endommagée de l'église de Sannat.
- Travailler sur les chemins en relation avec la mairie, les agriculteurs, les associations dans une double perspective, d'une part élaborer un schéma des chemins à rendre praticables et à entretenir en priorité, et d'autre part réaliser le débroussaillage et l'entretien d'un ou plusieurs circuits. Cela pourrait se faire avec la participation conjointe de SHP, de la mairie, des agriculteurs concernés, et des autres associations, notamment le foot et les chasseurs. Pourquoi ne pas organiser comme cela se fait ailleurs, une journée des chemins au cours de laquelle un maximum de personnes viendraient donner un coup de main ? Le but serait d'arriver enfin à assurer l'entretien régulier d'un circuit, de le baliser et de le mettre en valeur.
- Parallèlement, dans le cadre de l'exposition et du livre qui suivront la commémoration du centenaire de la fin de la première guerre mondiale, une équipe se lancera dans l'inventaire des maisons « retour de migrants », et dans l'étude particulière de quelques maisons ou ensembles de bâtiments caractéristiques.
- Notre communication institutionnelle ou scientifique, avec nos adhérents ou le public, continuera à se faire par l'intermédiaire de SHP infos, avec une parution trimestrielle, et par le site internet.
- Enfin nous organiserons un repas au mois de mars avec, pour rester fidèles à notre vocation, une animation avec projections et commentaires des photos aériennes de Sannat, (le Bourg et les villages), mais aussi d'Evaux et de Chambon, avec en plus, cerise sur le gâteau, des saynètes en patois.

2-Cérémonie du 11 novembre 2017



Malgré un temps très frais, l'assistance était nombreuse en ce jour anniversaire de l'armistice, pour honorer les jeunes sannatois morts cent ans plus tôt dans les tranchées du nord de la France. Après que les enfants de l'école aient chanté la Marseillaise sous la conduite de leur maîtresse, et que Madame le Maire ait prononcé le discours d'usage, des membres de SHP ont lu les fiches dédiées aux 7 soldats que la mort ravit en cette année 1917. En voici le contenu.

Eugène BOURDUT

Eugène François BOURDUT est né un 11 novembre, le 11 novembre 1897 à Sannat, au village de Serre où son père, Marien, était cultivateur. En fait son père était originaire de Chambon, c'est sa mère Marie Daguet qui était native de Serre.

Alors qu'avant-guerre, en période de paix, l'âge d'incorporation à l'armée était de 21 ans puis 20 ans, quand la guerre arriva, le pays ayant besoin sans cesse de nouveaux combattants pour compenser les pertes énormes, cet âge fut abaissé jusqu'à 18 ans. Ce fut le cas d'Eugène Bourdut qui fut incorporé dès le 9 janvier 1916, c'est-à-dire à 18 ans et 2 mois. Il fut très vite envoyé au front, d'abord au 57^{ème} Régiment d'infanterie, puis en février 17 au 49^{ème} Régiment d'infanterie. Ce 49^{ème} RI, cité de nombreuses fois à l'ordre de l'armée pour l'héroïsme dont il fit preuve, s'illustra notamment dans une des batailles les plus célèbres et les plus sanglantes de la première guerre mondiale, celle du Chemin des Dames, et plus particulièrement du secteur de Craonne. En avril 17, le général Nivelle qui commandait les armées françaises lança une grande offensive dans l'Aisne, entre Reims et Soissons, qui devait permettre la rupture du front allemand. L'offensive fut un échec, elle provoqua des pertes considérables, probablement 200.000 soldats morts côté français. Devant tant de pertes en vies humaines inutiles, de nombreux soldats refusèrent de monter à l'assaut et se mutinèrent. C'est à ce moment que fut popularisée la célèbre chanson de Craonne que vous venez d'entendre.

Craonne, c'est justement là, que fut tué Eugène Bourdut, en plein cœur de la bataille, le 3 juin 1917. Il est

Mort pour la France



alors qu'il n'avait même pas encore 20 ans. Il n'était pas marié et n'avait pas d'enfant, et donc aucun descendant direct. Mais il avait un frère, Alexis, qui lui-même eut une fille, Eugénie, qui en 1950 épousa Firmin André Simonnet. Eugénie et Firmin André eurent deux enfants, Maryse et Alain. Alain, qui est aujourd'hui parmi nous et qui rend à nos cotés cet hommage à son grand-oncle.

Où repose Eugène, nous ne le savons pas, probablement à Craonelle où fut édifiée une nécropole nationale après la guerre, et qui figure sur l'état-civil de Sannat comme lieu de décès

d'Eugène, alors que la fiche militaire indique Craonne. Comme l'indique également la plaque qui figure sur son tombeau au cimetière, et qui nous rappelle en outre qu'il « repose loin d'ici ».

Jacques GAYON

Jacques Gayon est né le 29 janvier 1888 à Evaux les Bains d'où était originaire ses parents. Son père Annet et sa mère Marie Angéline Tourand vinrent s'établir à Sannat, au Puylatat, dans les années 1900. On les trouve ainsi sur le recensement sannatois de 1911, le père exerçant la profession d'ouvrier agricole, mais sans leur fils, car celui-ci était déjà à l'armée, loin d'ici, en Afrique. En effet Jacques fut incorporé en 1909, alors qu'il résidait déjà à Sannat, et il fut affecté chez les zouaves, ces unités qui faisaient partie de l'armée d'Afrique et qui combattirent dans les colonies. Jacques participa aux opérations militaires dans les trois pays du Maghreb, Tunisie, Algérie et Maroc ; Maroc dont la conquête s'acheva précisément en 1911. Libéré des obligations militaires en septembre 1911, il est mobilisé dès la déclaration de guerre, le 3 août 1914. Blessé une première fois en 1915, il est déclaré inapte en février 1916, mais la guerre se montrant très dévoreuse en hommes, il est rappelé en avril de la même année pour, avec le 63^{ème} RI basé à Limoges, participer à la bataille de Verdun qui fait rage. En juin il est affecté au 162^{ème} RI avec lequel il participera à deux des batailles les plus meurtrières de la guerre, Verdun où il poursuit le combat en 1916 et le Chemin des Dames en 1917. Il avait survécu à Verdun, bien qu'il y fut blessé en juin 1916, mais il succombera au Chemin des Dames, au premier jour de la bataille. Le 16 avril l'offensive est lancée, avec pour la première fois pour l'armée française une attaque de chars d'assaut qui devait frayer la voie aux fantassins. Cela se passait à Berry-au-Bac, au pied du plateau du Chemin des Dames que tenaient les Allemands. Les chars n'auront pas l'efficacité attendue du fait du mauvais temps et de leur vulnérabilité. Ce premier jour, ce fut l'hécatombe parmi les soldats français, parmi lesquels était Jacques Gayon.

Mort pour la France

Le 16 avril 1917, dans l'Aisne, au Chemin des Dames, à Berry-au-Bac, le premier jour d'une offensive qui provoqua tant de morts, de lassitude et de mécontentement.

Jacques Gayon semble t-il n'était pas marié et n'avait pas d'enfant. Où repose sa dépouille ? Sa fiche matricule nous indique qu'il fut inhumé le 1^{er} mai 1917 à Tarbes alors que le site du ministère de la défense « Mémoire des hommes » nous dit, ce qui paraît bien plus probable, qu'il est inhumé dans le village où il est mort, à Berry-au-Bac, dans la nécropole nationale, tombe 1048.



François HYGONNET

François Hygonnet est né à Sannat, au Bourg, le 27 novembre 1882. Son père, Martin, originaire de Saint-Pardoux, était maçon. Sa mère, Marie Riothon, était également sannatoise.

Bien que sa fiche matricule indique que François exerçait la profession de cultivateur au moment de son conseil de révision en 1902, il est probable qu'il soit devenu maçon à son tour, comme son père, comme son frère. En effet on sait qu'il migra dans la région de Mézières dans les Ardennes en 1908 et en 1910.

Auparavant il avait effectué un service militaire réduit à un an (de septembre 1903 à septembre 1904) car son frère servait déjà sous les drapeaux.

Dès la déclaration de guerre en août 14 il est mobilisé et incorporé au 121^{ème} RI basé à Montluçon. C'est dans ce régiment qu'il fera toute la guerre, participant aux plus importantes batailles, en 1914 : la Lorraine et la course à la mer où il sera blessé le 27 septembre à Lassigny dans l'Oise, en 1915 : la Somme et la Champagne, en 1916 : Verdun et encore la Somme. Au printemps 1917, François et son régiment participent à la phase préparatoire de la grande offensive du Chemin des Dames. Tout près de Saint-Quentin, dans l'Aisne, le 13 avril, soit 3 jours avant le début officiel de l'offensive, le régiment montluçonnais est chargé d'une diversion un peu plus au nord. Il tente de percer la fameuse ligne de défense que les Allemands ont consolidée, connue sous le nom de ligne Hindenburg. Malgré quelques succès initiaux, l'attaque est un échec et les pertes en vies humaines sont importantes...pertes au nombre desquelles figure François Hygonnet

Mort pour la France

En ce 13 avril 1917, dans le secteur du Chemin des Dames, à Grugies dans l'Aisne. Mort pour la France, comme son frère Paul, emporté dès le début de la guerre, en août 14, à l'âge de 34 ans. François, lui, était âgé de 35 ans. Nous n'avons pas pu savoir s'il était marié et s'il avait des enfants. Il semble que non, mais si quelqu'un a des informations à nous communiquer, elles seront les bienvenues. Son corps a été inhumé près de l'endroit où il est décédé, dans la nécropole nationale de Saint-Quentin dans l'Aisne, tombe N° 1694.

Louis Félix DEPOUX

Louis Félix DEPOUX est né le 17 novembre 1895 à Mainsat où vivaient ses parents cultivateurs. Mais au recensement de 1911 on trouve toute la famille à Sannat, au Fayes. Le père Jean, toujours cultivateur, la mère Louise, et leurs quatre enfants : dans l'ordre, Richard et Louis nés à Mainsat, Yvonne et Lucien nés à Sannat en 1902 et 1905. Mais en fait la famille habitait au Genêt au moment de leur naissance.

Dés ses 19 ans, en décembre 1914, Louis est mobilisé. Son frère Richard, engagé volontaire en 1913 était déjà au front et sera blessé en 1916.

Louis fera l'essentiel de la guerre au sein du 83^{ème} RI qui était basé à Toulouse. En 1916 il participe notamment à la bataille de Verdun, puis son régiment est envoyé en Champagne. C'est là, dans la Marne, que son régiment va s'illustrer et que lui-même va trouver la mort. Nous sommes en avril 1917, toujours avec cette fameuse offensive du général Nivelle qui doit permettre de conquérir le plateau du Chemin des Dames. Nous sommes un peu plus à l'est, mais l'objectif reste le même, s'emparer des hauteurs qui permettent aux Allemands de surveiller les positions françaises et de leur tirer dessus. Précisément il faut prendre le Mont Cornillet dans la région que l'on appelle la Montagne de Reims. L'attaque est lancée le 17 avril. Elle réussit partiellement, mais au prix d'un très grand nombre de morts, dont Louis Depoux, tombé ce jour là. La bravoure de ces combattants sacrifiés a été soulignée par l'état-major qui a déclaré « *Votre beau Régiment s'est couvert de gloire en remportant de haute lutte des positions réputées imprenables. Hommage aux héros tombés sur les pentes de ce Mont, illustre désormais* ». Mais comme les autres jeunes sannatois auxquels nous venons de rendre hommage, Louis est

Mort pour la France

Le 17 avril 1917, lors de cette offensive du Chemin des Dames, au Mont Cornillet, dans la commune de Prosnes, département de la Marne. Tombé dans une guerre où la vie des hommes compta si peu, particulièrement dans cette offensive du printemps 17 qui provoqua tant de morts inutiles.

Ajoutons qu'auparavant il avait été « *blessé par intoxication de gaz* », autrement dit gazé, en février 17, par ce terrible gaz connu sous le nom d'ypérite ou gaz moutarde. Son courage fut reconnu par l'armée puisqu'il reçut cette citation « *Soldat courageux, a été tué en montant à l'assaut des tranchées ennemies le 17 avril 1917* » et qu'il a été décoré de la Croix de guerre

Louis avait 22 ans, il n'était pas marié et n'avait pas d'enfants. Ses frères et sœurs semblent avoir vécu à Mainsat pour Yvonne, Vaucresson pour Lucien, mais son frère aîné, Richard, mena après la guerre de 14-18 une carrière de maçon et d'entrepreneur, tantôt en région parisienne (à Vaucresson), tantôt aux Fayes où il revint en 1940. Après la 2^{ème} guerre mondiale il se partagea entre ses deux domiciles, parisien et sannatois, mais c'est à Sannat qu'il mourut, en 1960, à l'âge de 66 ans. Il était le père de Ginette Bertaud et le grand-père de Josiane Verdo qui viennent régulièrement en vacances dans leur maison des Fayes.

Charles MÉGE

Charles MÉGE est né le 16 décembre 1891 au Bourg de Sannat où son père, Jean (Jules), exerçait la profession de notaire. Jean (Jules) avait repris l'étude de son beau-père située dans l'immeuble qui aujourd'hui abrite la boulangerie. La mère de Charles, Joséphine, épouse de Jean (Jules), était la fille de Stanislas Vallanet qui fut maire de notre commune au début de la Troisième République. En 1911, au moment de son conseil de révision, Charles résidait à Paris, où il exerçait la profession d'employé de commerce, mais son domicile officiel était toujours à Sannat. C'est pourquoi, comme beaucoup d'autres Sannatois il fut affecté, pour effectuer son service militaire, au Régiment d'infanterie basé à Montluçon, le 121^{ème} RI. Incorporé le 10 octobre 1912, il aurait dû être libéré le 1^{er} octobre 1914. Hélas la guerre avait éclaté le 3 août et Charles enchaîna service militaire et guerre, jusqu'à sa mort en août 1917. Ce qui représente 5 années d'affilée sous les drapeaux, 2 années de paix et 3 années de guerre. Soldat probablement brillant et courageux, il accumula les promotions. Au cours de son service militaire, il avait été promu caporal en mars 1913, puis sergent en septembre de la même année. Pendant le conflit, il devint successivement, adjudant dès septembre 1914, sous-lieutenant deux mois plus tard en novembre 14, et enfin lieutenant en octobre 1916.

Avec son régiment montluçonnais, il participa à toutes les grandes batailles de la guerre, et notamment en 1916, à celles de Verdun et de la Somme. En 1917 comme François Hygonnet il participa à l'attaque préparatoire du Chemin des Dames où ce dernier trouva la mort le 13 avril 1917. Le petit livre écrit par un officier de ce régiment, qui retrace les combats auxquels participa le 121^{ème} RI entre 1914 et 1918, raconte, à propos de ce 13 avril où tomba François Hygonnet : « *La 9e compagnie, menée par le lieutenant MÉGE, s'engouffre dans une brèche, saute dans la tranchée ennemie et engage le combat corps à corps. Un officier mitrailleur allemand est tué, les servants subissent le même sort ; la pièce reste entre nos mains. Poursuivant sa progression, la compagnie pénètre, à plus de 300 mètres, dans la position ennemie... Sur tout son front d'attaque, le régiment a pénétré dans la fameuse ligne HINDENBURG* » Charles Mège a eu la chance de survivre à l'enfer du Chemin des Dames, mais il tombera à son tour 4 mois plus tard, dans un autre haut-lieu de la guerre : Verdun.

L'armée française avait en 1916 enrayée l'attaque allemande sur Verdun au prix de lourdes pertes. C'était une victoire symbolique parce que, malgré l'engagement de moyens considérables, les Allemands n'avaient pas pu briser la résistance française. Ils avaient réussi cependant à garder des positions stratégiques, en hauteur, qui représentaient un danger constant pour les lignes françaises. En août 1917 l'état-major français décide de prendre d'assaut ces positions, dont les deux principales sont connues sous les noms de cote 304 et cote 344. L'offensive fut lancée le 20 août 1917. Le 121^{ème} RI fit partie de ceux

qui attaquèrent la cote 304. La résistance allemande, s'appuyant sur tes tirs d'artillerie nourris et sur les rafales de mitrailleuses fit des ravages considérables. Le petit livre précédemment cité précise : « *Le bataillon FLORENTIN éprouve de grosses difficultés. Il entreprend méthodiquement la conquête du terrain. Tenace et persistant dans son effort, il réalise une progression lente, mais constante. Sa 9e compagnie perd successivement tous ses officiers (le lieutenant MÉGE, les sous-lieutenants SUCHAIRE et DUCOUT). Le lieutenant ROBERT, qui a remplacé le lieutenant MÉGE, est blessé à son tour. La lutte continue tout l'après-midi et à 19 heures les objectifs sont atteints. Ce résultat, obtenu par une lutte tenace, pied à pied, et conduite avec une volonté et un acharnement splendides, fait le plus grand honneur à ce bataillon.* » Ce bataillon comprenait la compagnie du lieutenant Charles Mège qui est donc mort dans l'offensive aux côtés de ses hommes. La bataille continuera les jours suivants. Les pertes seront lourdes, mais les positions allemandes devront reculer d'une dizaine de kms, et les positions françaises s'en trouveront sécurisées, grâce, entre autres, à un jeune Sannatois à qui nous rendons hommage aujourd'hui, Charles Mège, qui est

Mort pour la France

en ce 20 août 1917, à Esnes en Argonne, dans la Meuse, à l'âge de 26 ans. Il n'était pas marié et n'avait pas d'enfant. Son frère Louis Mège que tous les anciens ont connu, qui continua à habiter dans cette maison dont nous avons parlé, mais qu'il partageait alors avec la famille Cluzel, ne se maria pas non plus. Cette famille a-t-elle des descendants sachant que leur sœur, Marie Antoinette, épousa en 1923 Jean-Marie Parrot de Mainsat ?

La dépouille de Charles fut inhumée au cimetière militaire du bois de Bethelainville, dans la commune de Dombasle en Argonne, dans la Meuse, près de Verdun, mais le corps fut restitué à la famille en 1922. Pour son courage, il reçut 2 citations à l'ordre de l'armée en 1916 et en 1917, et il fut décoré de la Croix de guerre.

Martial CHARTRON

Martial CHARTRON est né le 20 octobre 1881 à Sannat. Son père Pierre était originaire de Chambon mais sa mère Virginie était sannatoise. Pierre avait épousé Virginie Danchaud, la fille de Jean Danchaud qui était cultivateur au Montfrialoux. Pierre devint cultivateur sur cette terre, comme le devint à son tour son fils Martial. C'est en effet la profession qui est mentionnée au moment du conseil de révision. Cependant Martial était également maçon comme il est indiqué sur les actes de naissance de ses enfants, en 1910 et 1916. Déclaré bon pour le service il est appelé sous les drapeaux en novembre 1902 pour effectuer un service militaire qui durait encore 3 ans à ce moment là. Il l'effectue à Limoges où était basé le 138ème RI.

Mobilisé dès le début de la guerre, il est d'abord affecté au 121^{ème} RI basé à Montluçon. Il en fera partie jusqu'en 1916. Il participe à la bataille de Verdun et y est blessé par un éclat d'obus, le 21 mars 1916, justement en défendant la fameuse cote 304 dont on a déjà parlé, cette hauteur qui domine Verdun que les Allemands n'ont pas encore prise. Après 6 mois d'hospitalisation, puis de convalescence, il est renvoyé au front, cette fois avec le 298^{ème} RI. Et c'est à Verdun qu'il doit à nouveau combattre, toujours pour la possession de ces hauteurs qui dominent Verdun. Cette fois il s'agit d'achever la conquête de la cote 344. Il y trouvera la mort le 4 décembre 1917.

Sans doute a-on reconnu sa vaillance dans le combat car il fut cité à l'ordre du régiment quelques jours plus tard, et il fut décoré de la croix de guerre et de la médaille militaire. Martial Charton est

Mort pour la France

à l'âge de 36 ans, alors que contrairement aux autres jeunes Sannatois précédemment cité, il avait, lui, fondé une famille.

Il laissait une veuve.....et deux orphelins, un garçon de 7 ans, Eugène, et une fille d'un an Marie Victorine.

Nous ne connaissons pas son lieu d'inhumation, ni nous ne savons si des descendants vivent encore aujourd'hui.



Antoine TINET

Antoine TINET est né le 1^{er} mars 1878 à Chambon sur Voueize, commune d'où était originaire sa mère. Son père, François, né en Corrèze était devenu un maçon de la Creuse, mort prématurément en 1891 à l'âge de 39 ans...âge auquel mourra à son tour Antoine. Sa mère, Marie, mourut quelques années plus tard, en 1898, à l'âge de 41 ans. Antoine à l'âge de 20 ans se retrouva donc orphelin. Son frère étant déjà dans l'armée, son service militaire fut réduit à un an. Il l'effectua dans l'artillerie.

Libéré des obligations militaires le 22 septembre 1900, il épousait un mois plus tard, le 27 octobre de la même année, une jeune fille du Tirondet d'en bas Marie Coutaud. Il devint alors à son tour un maçon migrant qui travailla en Lorraine et dans les Ardennes. Le couple eut 3 enfants, Georges né en 1904 (la famille habitait alors à Serre), Fernand né en 1907 à Reterre, François né en 1909 (la famille habitait la Ville du Bois), Aline née en 1912, toujours à la Ville du Bois. Mobilisé dès la déclaration de guerre en août 14, il fit l'essentiel de la guerre dans le 1^{er} Régiment d'artillerie de Montagne avec le grade de canonnier. Il est difficile de savoir où Antoine a combattu car les régiments d'artillerie étaient

composé de plusieurs batteries qui pouvaient être affectées sur des zones de combat différentes. Ainsi les unités d'artillerie du 1^{er} Régiment d'artillerie combattirent-elles en Lorraine, sur les crêtes des Vosges, en Champagne, dans l'Argonne. On les retrouve à Verdun en 1916, c'est là que peut-être fut blessé Antoine le 6 janvier 1917. Il fut alors pris en charge par « l'ambulance russe ». On appelait ainsi des salles d'opération mobiles, sur camions aménagés, qui opéraient au plus près des champs de batailles. Il fut ensuite transféré à l'hôpital temporaire Notre Dame où il mourut « *des suites des blessures de guerre reçues en service commandé* ». Antoine Tinet est

Mort pour la France

à l'Hôpital temporaire d'Épernay dans la Marne. Il avait 39 ans. Le corps a été restitué à la famille en 1921. Antoine est inhumé dans la tombe familiale au cimetière de Sannat où une plaque rappelle son souvenir. Son courage fut reconnu par cette citation « *Canonnier d'un courage remarquable, toujours volontaire pour les missions périlleuses* » et par l'attribution de la Croix de guerre et de la Médaille militaire. Il laissait une veuve, Marie, et 4 orphelins, Georges, âgé de 13 ans, Fernand de 10, François de 8 et Aline de 5. Tous les anciens ont connu Fernand, père d'une famille nombreuse au Bourg puis au Montgarnon, et Georges, qui fut cantonnier et garde champêtre. Mais qu'en est-il de François ? En fait Georges n'était pas Georges, mais François. Georges était mort en 1918 à l'âge de 14 ans. La douleur fut sans doute tellement vive pour la mère, qui successivement perdit son mari puis son fils aîné, qu'elle créa un Georges de substitution, en appelant désormais Georges, celui dont le véritable prénom était François. Et c'est ainsi que nous aussi l'avons toujours appelé. Quand on regarde les actes d'état-civil de François, on s'aperçoit qu'il s'est marié en 1939 avec Léontine Cluzet (« la Tontine »), tous les deux habitaient le Bourg, et qu'il est mort en 1990, habitant toujours le Bourg. Comme le Georges que nous avons connu ! Mais pour être complètement exact, ajoutons que Georges était le deuxième prénom de François.

3-Souvenirs – Souvenirs (Y'm rap'lo d'kokar)

Notre trésor s'épuise, mais il nous reste heureusement quelques textes écrits par Renée Létang avant sa mort. Celui-ci est particulièrement bienvenu car il parle de la période charnière qui a révolutionné la vie dans nos campagnes, celle qui suit celle que nous avons traitée dans notre deuxième livre, et qui précède celle que nous vivons maintenant. Cette période, celle de l'après-guerre, des trente glorieuses, de la prospérité et du modernisme, de la mécanisation et de la communication, d'une certaine libération et d'une grande foi dans l'avenir, fut aussi celle de la jeunesse des « anciens » d'aujourd'hui. « Souvenirs-Souvenirs » pour eux, comme le chantait Johnny, rappel ou découverte, pour les plus jeunes, d'un temps pas si ancien, qui a engendré celui qu'ils vivent aujourd'hui.

DOCUMENT ECRIT PAR MADAME RENEE LETANG

Née à SANNAT le 23 Mai 1922 (écrit en Novembre 2015)

L'EVOLUTION DES CAMPAGNES AU 20^{ème} SIECLE

Le vingtième siècle, le siècle où je suis née est celui qui a apporté le plus de changements et d'améliorations dans les campagnes, le plus de transformations aussi, surtout au point de vue de l'habitat, mais aussi pour les travaux des champs.

Après la guerre de 39-45 les gens avaient tellement souffert qu'ils souhaitaient avoir plus de facilités, plus de confort, même si «le bas de laine» (les économies) devait en souffrir.

Au début du siècle, tous les travaux des champs: labours, hersages, transports par tombereaux ou charrettes des foins ou des moissons, ou autres, se faisaient à l'aide de vaches ou de bœufs attelés deux par deux par un joug en bois posé sur leur cou et attaché par des lanières de cuir autour de leurs cornes.

On les faisait avancer ou tourner, en les piquant à l'aide de «l'aiguillade», à droite ou à gauche (l'aiguillade était une longue tige de bois terminée par une pointe en fer, l'aiguillon).

Tous les outils étaient reliés au joug par une longue barre cylindrique en bois articulée par des anneaux en fer.

Les petites fermes ne possédant pas de bœufs, elles utilisaient des vaches pour les travaux parce qu'elles fournissaient en plus de leur travail le lait qui se transformait en beurre et en fromage, et les veaux que l'on vendait et qui rapportaient de l'argent. Les bœufs, eux, ne possédaient que la force, mais elle était utile aussi. Il y en avait deux dans les fermes aisées, plus si c'étaient de grandes fermes. Ils se vendaient aussi plus cher. Après la guerre les bœufs ont été remplacés par des chevaux, plus rapides. Les juments pouvaient aussi faire des poulains, c'était plus avantageux que les bœufs, et de plus attelés à une charrette légère, ils transportaient les propriétaires qui pouvaient se déplacer bien plus facilement: aller à la foire, faire des visites à la famille éloignée. Le cheval pouvait parcourir de longues distances et pouvait tirer de lourds charrois en plus. Puis les vaches, les bœufs, les chevaux ont été, petit à petit, détrônés par les tracteurs. Ah! Les premiers tracteurs! C'était un événement, c'étaient souvent des tracteurs d'occasion, les neufs coûtaient trop cher, mais avec quelques réparations de temps en temps

ils rendaient de grands services. Un seul homme pouvait labourer tout un champ et sans effort, enfin beaucoup moins. Il a fallu adapter les outils au tracteur, mais c'était peu de chose, cela se faisait facilement. Il fallait de moins en moins de main d'œuvre. Les jeunes ont alors pris l'habitude d'aller travailler ailleurs, d'apprendre des métiers, d'autant plus qu'à peu près à la même époque on a ouvert, aux cantons, des collèges d'enseignement général et créé les ramassages scolaires.

On pouvait dans les collèges, préparer le BEGC (brevet d'enseignement général du collège) qui ouvrait les portes vers d'autres métiers. Les ramassages scolaires se sont ensuite étendus à l'enseignement primaire. Un petit car, acheté par la commune passait le matin dans les villages où il y avait des jeunes à scolariser, les déposait devant l'école et revenait les chercher le soir. Quelle amélioration!

Les fermiers devenant vieux, ne pouvant plus travailler leurs fermes, ne voulaient pas les vendre, bien sûr ! Alors ils les ont louées. Certains jeunes en ont profité pour travailler de grandes fermes. Les champs étant trop petits pour laisser passer les engins, de plus en plus gros, on a abattu les haies.

Le paysage creusois en a été transformé. De grands champs avec quelques arbres en plein milieu, il fallait bien conserver des arbres pour les élaguer et fournir le petit bois pour allumer la cuisinière.

Chaque maison possédait une cuisinière, souvent en fonte émaillée, avec un four et tout au bout une fontaine avec de l'eau et un robinet. L'eau était toujours chaude (quand la cuisinière était allumée) et on allait la tirer pour les besoins de la ménagère. Puis les femmes ont voulu avoir les WC, la douche, la machine à laver le linge, alors, à l'aide de tuyaux souterrains, on a fait venir l'eau du puits (quand il y en avait un) et à l'aide d'une pompe, jusqu'à la maison d'habitation.



*Quel
changement
pour la
ménagère,
l'eau sur
l'évier (plus*

tard chaude à l'aide d'un chauffe-eau). Par la suite les WC, la douche, la machine à laver le linge, comme à la ville! On a

modifié aussi l'intérieur des maisons, fait des pièces plus petites, plus faciles à chauffer, refait des crépis, des peintures.

Grâce aux machines, les fermières allaient moins travailler dans les champs, s'occupaient des volailles, des lapins, du jardin, des repas, de l'éducation des enfants. Elles devenaient aussi plus coquettes. Beaucoup d'ambulants passaient dans les campagnes et présentaient des vêtements, des chaussures, des ustensiles de ménage aussi, et puis il y avait des foires où l'on trouvait un peu de tout. Presque toutes avaient au moins un vélo qui leur permettait d'aller jusqu'au village ou au bourg. Et puis arrivèrent les voitures. Au début, très peu de femmes passaient le permis de conduire et même si elles l'avaient, très peu s'en servaient. On n'avait pas confiance, on pensait que les femmes causeraient plus d'accidents, ce qui était faux, mais il a fallu qu'elles fassent leur place, petit à petit, mais elles l'ont faite et sont devenues dans beaucoup de domaine l'égal des hommes.

Un autre domaine dont je n'ai pas encore parlé, c'est l'information. Autrefois quelques propriétaires plutôt aisés étaient abonnés au journal. L'abonnement coûtait cher et on n'avait pas tellement le temps de lire. Le soir, l'hiver,

l'éclairage n'était pas suffisant pour lire les petits caractères, l'été, les fermiers étaient fatigués après leur longue journée, alors ils lisaient à la fin du repas de midi, pendant que les femmes faisaient la vaisselle. Les nouvelles les plus importantes se colportaient de bouche à oreille. Quelquefois, on faisait des chansons sur les faits extraordinaires et on les vendait sur les foires et tout le monde les fredonnait. Puis est arrivée la TSF, télégraphie sans fil, et il y avait les informations. Elle s'est surtout répandue avant la guerre 39-45, moment où les gens sentaient venir les événements, étaient inquiets et voulaient des nouvelles. Pendant la guerre aussi, on écoutait en cachette Radio-Londres, mais il fallait surveiller s'il n'arrivait pas quelqu'un qui aurait pu vous dénoncer, car c'était interdit. Après la guerre (car il y avait eu l'avant et l'après guerre -tout à fait différent-) presque tous les foyers possédaient un poste de radio. Peu de temps après vers 1955 environ, sont arrivés les postes de télévision. Les premiers coûtaient chers et tous ne pouvaient pas se les payer, alors on invitait des amis et on organisait des soirées télévision. Il y avait en plus des informations, des émissions de variétés, des jeux pour les enfants. Petit à petit la

télévision arrivera dans tous les foyers et grâce aux informations, tout le monde est au courant de ce qui se passe dans le monde entier.

Une autre amélioration importante a été la pose du téléphone public. Autrefois si on voulait téléphoner, il fallait que ce soit grave, appel d'un médecin ou d'un vétérinaire, car on devait aller à la poste la plus proche, à pied ou bien à bicyclette, chez moi 3 kms du bourg de Sannat. Les PTT ont alors installé dans les villages, chez ceux qui acceptaient les conditions, un téléphone gratuitement, téléphone public moyennant quoi ils devaient se tenir à la disposition des gens qui voulaient téléphoner, noter la date, l'heure, le nom du demandant, le prix. Des registres étaient prévus à cet effet et ils devaient régulièrement rendre des comptes au PTT. A Anchaud mon cousin Antoine, qui était vieux garçon et qui vivait seul avait accepté cette charge. Cela lui donnait l'occasion de voir du monde et de rendre service aux gens et il faut dire qu'il en rendait des services. On le dérangeait même la nuit pour appeler le vétérinaire par exemple, rarement le médecin, les gens pouvaient attendre le matin...eux. C'était une grosse amélioration d'avoir le téléphone près de chez soi,

c'était important. Les registres d'Antoine étaient des modèles du genre, tout était noté scrupuleusement.

Une autre invention a apporté beaucoup de bien-être dans les campagnes, c'est l'automobile. Quand j'allais à l'école, peu de gens possédaient une automobile: le docteur, quelques entrepreneurs ou commerçants et c'est tout. Mais il y avait les transports en commun qui rendaient énormément de services, la ligne Evaux-Cubusson qui passait par Sannat et qui véhiculait aussi le courrier. Le chauffeur, quelquefois complaisant, faisait des courses pour les gens notamment à la pharmacie (il n'était pas toujours gracieux mais il le faisait), on l'appelait «la pipe» parce qu'il avait toujours la pipe à la bouche. Puis les autocars Bodeau à Chambon, qui exploitaient la ligne Chambon-Monlluçon-gare en passant par Saint-Priest-Sannat-Lépaud-Teillet Argenty-Prémilhat-Monlluçon-gare. Ils faisaient le trajet plusieurs jours par semaine. Quand j'étais à l'école à Monlluçon, je revenais toujours avec les autocars Bodeau qui m'arrêtaient à la Croix d'Anchaud le samedi. Par contre quand je repartais souvent le dimanche, il fallait aller prendre le train à Evaux, et il n'y avait pas de car ce jour là. Les particuliers, ceux qui le

pouvaient, commençaiient à acheter des voitures. Mon cousin Antoine avait acheté une vieille voiture qu'il avait transformée en camionnette pour transporter ses matériaux, il allait les chercher à Montluçon. Puis presque tout de suite après Jean Lamy, toujours le premier à expérimenter les nouveautés, a acheté une belle voiture neuve. Je ne me souviens pas de la marque, elle était grise et tout le monde est venu l'admirer. C'est Henri le fils aîné qui la conduisait. Il n'y avait pas d'auto-école. C'est le mécanicien qui l'avait vendue qui préparait au permis de conduire. Chez nous c'était Riri Boudet. Puis, la guerre a arrêté tout cela et il a fallu attendre 1940, peut-être plus, pour pouvoir avoir une voiture neuve. Nous, nous avions commandé une 4CV Renault,



nous avions versé des arrhes en 1948 mais il a fallu attendre un an et demi pour l'avoir. Les usines tournaient à plein et

il y avait beaucoup de commandes. Par la suite presque tous les foyers possédaient une automobile.

À suivre...